

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 24

Artikel: Les cancoires
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210475>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CIN QU'A REPONDU

LA LOLO AO SYNDICO

(Patois du district de Grandson.)

LA grossa Lolo s'étai mariâye dza vilhelta avoué on vévo, avoué quoui lè n'u qu'on boueubo. L'homme étai on pouro diablo què la quiemouèna lodzivé, et mîmamint liai accordâvé oncouèra dai sècoua autramin. Ma fai l'est venu à mouèri, et vouaitiè la pouira Lolo vèva et, commin dèvant, à la tserdzè dè la quiemouèna avoué son boueubo. Mais commin l'étai bouèna travailleusa, lè trovâvé prâo d'ovràdzo, in allin à sè dzornâ po lè dzin. L'èrai oncouèra pu s'in lèri, mais on soullon d'on vèladzo vèzin, qu'on liai dèzai lo gros Motai, sè bouèta à la corattâ, sè bin qu'à la fin dai fin, lè s'a dècidâ dè sè remariâ avoué lu. Et què l'in étai tota fouda, què cin èmahivè lè dzin, pinsâ vai.

On dzoi, lo syndico la treuvé vè lo bornî, iò lè lavâvé la buña po cauquon. Iò sè bouèta à liai fèrè 'na sèmonsa (la morâla, commin on dit ora). Liai dèzai :

— Commin peu-te tè mariâ avoué lo gros Motai, lè qu'a dza prâo à fèrè à l'intretènt, lè et ton boueubo, què faut oncouèra què la quiemouèna vo z'aidai ? Nè veut pas allâ grantin què cî soullon va tè rupâ lo pou què tè gâgnè, et oncouèra tè rollhî per dèssu lo martsi. Ce n'est pas por mè âo bin po la quiemouèna què tè dio cein, câ por no, cin sèrai adî 'na rata fro dâo pan ; mais c'est por tè, comprein-te ?

Mais, avoué lè fènè qu'ont fauta dè sè mariâ, allâ liai ! C'est commin ci què veut savouèna la tita dè 'n'âno, c'est pèdrè son savon. Losyndico étai pardieu dza bin bravo dè liai pridzi dè clia façon.

Eh bin, sète-vo cin qu'a repondu la Lolo ?

— Atyutâ, syndico, i' anmo mî on gros Motai din mon lhî, qu'on syndico-din lo lhî à 'n'au-tra.

Lo syndico n'est pas rechta vè lo bornî.

S. G.

Baptême. — Dans un de nos manèges, frè-quent par les étudiants, se trouve, depuis quelques jours, un cheval rétif qui a déjà désarçonné plus d'un cavalier.

Le directeur du manège demande à l'un de ses élèves, étudiant en lettres, qui vient justement de mordre la pousière :

— Eh bien, Monsieur, quel nom dois-je lui donner à ce mauvais sujet — il désigne le cheval — il n'est pas encore baptisé ?

— Moi, je l'appellerai la « Rosse tarpéienne » !

Le thermomètre de la nourrice. — Une jeune mère apportait dernièrement à la nourrice de son bébé un de ces petits instruments aussi utiles que généralement bien connus que l'on nomme un thermomètre. Sur la question pleine d'étonnement que lui posa la nourrice, à savoir de quelle utilité cela pouvait être, la jeune maman répondit que c'était pour juger plus sûrement la température du bain de l'enfant et savoir s'il était trop chaud ou trop froid.

— Mais, répondit ingénument la paysanne, nous n'avons que faire de ce petit bout de bois ; nous savons bien nous-même si le bain est convenable. Nous plongeons l'enfant dans l'eau et le retirons aussitôt : si son petit corps est rouge, l'eau est trop chaude ; s'il est bleu, au contraire, l'eau est trop froide.

Et voilà !

S. V. P. A. — Madame à la bonne :

— Quand je chante, ne laissez pas entrer le chien au salon.

— Ah ! madame est de la Société protectrice des animaux ?

LA TSANSON DAI FENÈSONS

Prends ta faux, ton bidon pour boire,
Prends ton marteau, ta pierre noire
Fancheur ! car c'est en juin
Que l'on fauche le foin !

PIERRE DUPONT.

VOICI le mois de juin, le mois des foin. Nous pensons faire plaisir à bon nombre de nos lecteurs, aux amis du patois, particulièrement, en rappelant, à cette occasion, la charmante *Tsanson dai fenèsons* que composa, en 1882, Charles-César Dénéreaz. C'est le pendant de la non moins poétique *Chanson des foin*, de Pierre Dupont, dont nous donnons en épigraphe, le refrain.

Hardi, Sâitâo ! Pa flai trâi z'hâorès,
L'est lo momeint dè sè lèvà.
Lè z'èsparettès sont dza mâorès,
Allein vito lè mettè bas.
N'èin bouèns faulx, bouèns molettes,
Bons brès, bons dzerrets ; dâi fâotsi
Qu'ont duès solidès manettès,
Et noutrè covâi son godzi.
Et zin, zin, zin, (bis)
Hardi ! onna molâie ;
Et zin, zin, zin, (bis)
Que la faulx copâi bin.

L'herba dâo prâ n'est pas vaissâie,
On pâo preindrè dâi bons z'andains ;
Me faut que tsaqiè coutèlâie
Razai bas, et cein proupremeint.
Tsouyi d'allâ laissi dâi quittès
Raelliâ mè cè prâ franc-k-et net,
Et vo z'arâi lè bareliettès
Po vo rebailli dè l'aquouet.
Et glou, glou, glou, (bis)
Hardi ! onna golâie ;
Et glou, glou, glou, (bis)
Po poâi botsi bintout.

Vo valottets, et vo grachâosè,
Vito vo faut dèzandanâ
Et faut que la fortse sècâosè
L'andain, po l'èpantisi bin râ
Et tè sâitâo, po ta mèrena¹
Soo ta pipa, preind ton brequiet
Et va t'amusâ su l'èinellièna
Avoué ta faulx, ton martèlet
Et pan, pan, pan, (bis)
Hardi ! on eintsaplâie ;
Et pan, pan, pan, (bis)
Po recrotsi dèman.

Y'a dâi niolans, lo teimps bargagne,
Allâ gaillâ mettè ein tsiron
Et se dèman su la montagne,
Lo sèlâo sè montrè, l'est bon !
Qu'on dètsirene et qu'on lo virè,
Cé fein, po lo bin ressuvi ;
Après quiet, qu'on lo mette ein tire
Po qu'on lo pouèsse allâ tserdzi.
Et la, la, la, (bis)
Hardi ! onna châtâlâie ;
Et la, la, la, (bis)
Po fèrè lo ressat.

¹ Mèrena. Méridienne, moment de repos après le diner, entre les deux demi-journées.

C.-C. DÉNÉREAZ.

Touché! — Un journaliste à la plume très mordante et aux doigts très crochus est provoqué en duel, à l'épée. Il voudrait bien pouvoir décliner l'honneur, car il ignore absolument l'escrime ; mais il n'ose. Que dirait le monde ?

Il s'en va donc en hâte chez un maître d'armes et le prie de lui enseigner promptement les éléments essentiels de son art.

Pendant plus de deux heures le maître d'armes ferraille avec son élève. En partant, celui-ci met dans la main du professeur une pièce de deux francs.

— Deux francs ! fait ce dernier ; mais, mon cher, vous êtes un homme mort !

— Hein ? exclame le journaliste, inquiet.

— Comment, après la leçon que je vous ai donnée vous ne savez pas vous « fendre » mieux que ça ?

LE DIABLE-ERMITE

Nous avons reçu la lettre que voici :

Charlottenburg-Berlin, 9 juin 1914.

A la rédaction du *Conteur vaudois*,

Lausanne.

Messieurs,

PEUT-ÊTRE pourriez-vous raconter à vos lecteurs le petit trait suivant, dont je puis garantir l'authenticité, puisque j'en ai été le témoin :

Un de nos compatriotes de la Suisse romande est invité dans une famille allemande, grande admiratrice des beautés de notre pays et qui lors de chacun de ses voyages en Suisse, ne manque jamais d'en emporter un souvenir soit sous forme d'un album de vues, soit sous forme d'un bibelot quelconque.

Après un copieux diner, une tasse de café est appelée à faciliter la digestion. Par une attention délicate, la dame de la maison accompagne le liquide digestif d'excellents « Petits beurre » genevois, qu'elle sert à l'aide d'un petit instrument qui ne tarde pas à attirer la curiosité de notre compatriote.

Quelle n'est pas sa surprise en constatant que l'instrument en question a une ressemblance frappante avec une cuillère à absinthe. En effet, il n'y avait pas à s'y méprendre, la « cuillère à biscuits genevoise », comme la maîtresse de maison l'appelait, était bel et bien une « cuillère à absinthe ». Avis aux bijoutiers et aux marchands de bibelots !

Agréés, Messieurs, les salutations très distinguées d'un de vos anciens lecteurs.

J. PFEUT.

Les cancoires. — Deux amis en promenade à la campagne s'arrêtent pour dîner dans une auberge de très modeste apparence.

On leur sert un couvert malpropre et des verres que les dîneurs doivent essayer avec leurs serviettes.

C'est la saison des hannetons. Le cabaretier très bavard, entame la conversation sur les néfastes bestioles.

— Quelles sales bêtes que ces cancoires ! Je n'ai éclaffé au moins cinq cents depuis ce matin.

— Allons donc ! s'écrie un des dîneurs, l'incrédule. Cinq cents ? Ce n'est pas possible !

— Oh ! bien, mossieu, je vous assure ; cinq cents, ni plus ni moins.

— Ce n'est pas possible !

— Enfin, voyons, mossieu, quand je vous le dis, avec ! Voulez-vous les voir ? Y sont là, dans une hotte.

— Non, merci, je n'y tiens pas. Mais cinq cents, ce n'est pas possible... pas possible !

— Tout de même, mossieu, au respect que vous dois, vous me prenez pour un menteur alors ? réplique, un peu colère, l'aubergiste. Pourquoi n'est-ce pas possible ?

— Pourquoi ?... fait le dîneur, en montrant le cafetier le verre qu'on lui a donné et qu'il a cherché en vain à éclaircir avec sa serviette. Mais c'est bien simple : comment voulez-vous avoir des hannetons, puisque vous n'avez pas même des « verres » blancs !

Remerciement. — Un pochard monte dans un tramway et s'assied. Le conducteur, qui s'aperçoit de l'état du nouveau venu, veut le faire descendre. Mais un vieux monsieur à barbe blanche, très vénérable, intercède.

Alors, le pochard, levant vers son protecteur un œil reconnaissant :

— ...rci, m'sieu ; vous s'vez au moins c' que c'est que d'être biture, vous !